

Études littéraires africaines

CANUT (Cécile), *Provincialiser la langue : langage et colonialisme*. Paris : Éditions Amsterdam, 2021, 305 p. – ISBN 978-2-35480-232-5

Alice Chaudemanche



Numéro 54, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1098508ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1098508ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chaudemanche, A. (2022). Compte rendu de [CANUT (Cécile), *Provincialiser la langue : langage et colonialisme*. Paris : Éditions Amsterdam, 2021, 305 p. – ISBN 978-2-35480-232-5]. *Études littéraires africaines*, (54), 204–206. <https://doi.org/10.7202/1098508ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2023

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

CANUT (Cécile), *Provincialiser la langue : langage et colonialisme*. Paris : Éditions Amsterdam, 2021, 305 p. – ISBN 978-2-35480-232-5.

Paru la même année que le petit essai *Langue* (Paris : Anamosa, coll. Le mot est faible), *Provincialiser la langue : langage et colonialisme* de Cécile Canut s'inscrit dans la lignée de ses précédents travaux sur les dynamiques linguistiques en Afrique et sur l'imaginaire des langues. Le titre renvoie à l'essai de Dipesh Chakrabarty, *Provincialiser l'Europe : la pensée postcoloniale et la différence historique*, dont la traduction en français par Olivier Ruchet et Nicolas Vieillescazes est parue en 2009 chez le même éditeur (Éditions Amsterdam) et qui sert ici de « fil rouge » (p. 17). Le présent ouvrage invite en effet à un décentrement géographique – penser le langage depuis les pratiques langagières africaines – et épistémologique – « penser le langage depuis l'hétérogénéité et hors de la langue » (p. 303) – afin de « désinventer » (Sinfree Makoni et Alastair Pennycook) la notion même de langue. Les cinq premiers chapitres déconstruisent l'idéologie linguistique qui a présidé aux descriptions scientifiques des langues africaines et aux politiques linguistiques menées sur le continent. Les deux derniers fournissent des propositions théoriques et pratiques en vue d'une « reconstruction » (p. 168) épistémologique en dehors des catégories eurocentrées.

L'introduction commence par mettre à jour ce que l'imaginaire linguistique français possède de normatif, de rigide et de coercitif. À cet *ordre-de-la-langue*, que la colonisation française a cherché à imposer en Afrique de l'Ouest, Cécile Canut oppose la labilité des pratiques langagières africaines. Son hypothèse de travail est « que la résistance, voire l'indifférence, à l'imposition de la langue coloniale provient d'une conception du langage spécifique aux contextes où les pratiques hétérogènes locales n'ont pas fait l'objet d'une standardisation à valeur hégémonique » (p. 16). Pour sortir de la conception européenne, verticale et monolingue de « la » langue, et « penser notre rapport au langage dans sa complexité, sa mobilité, son hétérogénéité » (p. 17), elle propose d'explorer les *praxis langagières* et de déconstruire l'idéologie linguistique eurocentrée qui structure nos imaginaires.

Le premier chapitre (« Des langues bonnes pour “chanter” et “faire la cuisine” ? ») retrace l'histoire de la *doxa* coloniale opposant une « vraie langue civilisée » aux « dialectes » africains. Les extraits de discours de Maliens parlant de leurs pratiques linguistiques, tirés d'un corpus recueilli par la chercheuse dans les années 1990, font entendre la persistance de cette *doxa* dans les esprits, bien au-delà de l'époque coloniale. Le deuxième chapitre (« Coloniser par l'école en français ») revient sur la politique linguistique mise en œuvre par l'école coloniale en Afrique Occidentale Française en mettant l'accent sur la violence faite aux corps et aux langues (notamment via l'usage du *symbole*). Il rappelle aussi le poids

du prestige de l'écriture, « cet *autre* langage » (p. 78) qui ouvre la voie de la réussite et façonne les élites. Les citations extraites des œuvres d'écrivains et d'écrivaines (Bernard Dadié, Mongo Béti, Ngugi wa Thing'o, Fatou Diome) qui ont vécu l'apprentissage forcé de la langue du colonisateur rendent sensibles à la fois la violence de ce « dressage » (p. 63) et la fascination exercée par les signes de l'alphabet. Ces techniques d'« apprentissage par la terreur » (p. 55) sont les mêmes que celles qui ont été imposées aux locuteurs de langues régionales mais, contrairement à ce qui s'est passé en France hexagonale, en Afrique de l'Ouest les pratiques langagières multiples ont persisté et résisté, ce qui conduit Cécile Canut à conclure qu'en Afrique, « la supposée "glottophagie" n'a pas eu lieu » (p. 82).

Le chapitre 3 (« Je m'en fous la langue ! – La francophonie en Afrique ») part d'un événement vécu : la prise de conscience de l'hypocrisie des campagnes d'enseignement bilingue qui, sous couvert d'améliorer l'enseignement des langues africaines, servent en réalité une entreprise de valorisation du français. Dénonçant cette « vaste méprise » (p. 87), l'auteur met en lumière ce qu'elle appelle « l'idéologie francophone postcoloniale » (p. 87). Elle en retrace l'histoire, d'Onésime Reclus à Mitterrand en passant par Senghor, et déconstruit les arguments avancés pour justifier l'imposition du français en Afrique à l'époque postcoloniale. Elle démontre ainsi que la francophonie n'est pas seulement un « outil politique et économique d'instrumentalisation de la langue », mais une « instance d'élaboration continue d'une essentialisation des langues » (p. 88). La force du chapitre tient aussi aux nombreuses citations qui réveillent les voix contestataires de l'époque – Sékou Touré fustigeant les « francofolies » (p. 98), Guy Ossito Midiohouan dénonçant le « harem linguistique de la France » (p. 114-115) ou Gisèle Hountondji parodiant la condescendance des Français à l'égard des femmes africaines.

Le chapitre 4 (« Standardisation linguistique : l'importation du modèle de "la langue" ») interroge l'influence du modèle européen sur la *grammatization* (Sylvain Auroux) des langues africaines tout au long du xx^e siècle. Il montre que le travail réalisé par les centres de linguistique créés en Afrique de l'Ouest dans les années 1960 reconduit le « régime métadiscursif » hérité de la conquête coloniale en effectuant des découpages dans le *continuum* des pratiques linguistiques. Il en résulte la fabrication de « langues nationales » qui sont autant de fictions. L'auteur rappelle ensuite comment ces dernières sont devenues des formes de résistance face à l'hégémonie francophone (combat politique pour la promotion des langues nationales ; classes expérimentales en langues africaines) et développe l'exemple du Mali. Le chapitre débouche sur l'idée que si les initiatives visant à remplacer le français par des langues africaines ont échoué, c'est qu'elles reposent sur une logique qui nie la fluidité des pratiques et demeure « en total décalage avec les imaginaires linguistiques » (p. 165) des populations.

Le chapitre 5 (« L'invention de l'oralité, de la tradition et le déni de contemporanéité ») complète cette histoire critique de l'idéologie linguistique européenne en s'attaquant à la notion d'oralité. L'autrice rappelle comment l'instauration d'une division entre civilisation à tradition écrite et civilisation à tradition orale est allée de pair avec un *déni de contemporanéité* (Johannes Fabian). « La parole, pourtant constitutive des pratiques langagières de toute société, s'est trouvée de la sorte constituer la spécificité d'une Afrique fantasmée » (p. 178). Outre qu'elle occulte la présence d'une culture écrite en langues africaines, l'approche oraliste déshistoricise les textes en les considérant comme de simples réceptacles d'une tradition atemporelle. De même, elle efface les producteurs de ces textes, réduits au rang de simples passeurs. Cette « partition idéologique » entre culture écrite et orale (p. 178) est toutefois mise à mal par la traduction, *a fortiori* dans les cas de « traductions subliminales » (Alain Ricard) et dans les textes hétérolingues (Myriam Suchet).

Les deux derniers chapitres (« L'expérience du langagiaire » ; « Théorie et pratique du langagiaire ») déploient les propositions épistémologiques contenues dans les chapitres précédents. Pour sortir de *l'ordre-de-la-langue*, la chercheuse propose de refonder les méthodes d'analyse en s'attachant aux pratiques langagières prises dans leur hétérogénéité constitutive. Ses propositions théoriques sont illustrées par un cas d'étude passionnant, la pratique du nouchi en Côte d'Ivoire, véritable exercice de « reconfiguration permanente » (p. 229) du langage. À la langue et au langage, Cécile Canut suggère ainsi de substituer le *langagiaire*, qu'elle définit comme « ce processus qui résulte du *rapport du sujet parlant et du sujet écoutant au langage en tant que praxis*, le chercheur ne faisant pas exception à un tel processus » (p. 256). De même, elle préfère parler d'« anthropographie » plutôt que d'ethnographie car c'est un terme qui ne suppose « aucun lien de type communautaire ou ethnique entre les individus qui communiquent ou interagissent » (p. 256). L'anthropographie est une pratique qui s'élabore en dehors des catégories linguistiques européennes hégémoniques, à l'écoute du *langager*, du *paroler*, de la vie du langage délié, de ses fluctuations et de son pouvoir de transformation. Cette écoute particulière se reflète dans l'écriture de l'essai où la précision du propos scientifique n'exclut pas l'épaisseur de l'expérience subjective et l'énergie de l'engagement.

Alice CHAUDEMANCHE

CHALAYE (Sylvie), *Race et théâtre : un Impensé politique*. Paris : Actes Sud papiers, coll. Apprendre, 2020, 160 p. – ISBN 978-2-330-13137-1.

Historienne du théâtre et spécialiste des dramaturgies contemporaines d'Afrique et de ses diasporas, codirectrice de l'Institut de recherche en